

Je me souviens

On dit que la tuerie de Polytechnique, c'est comme la mort de Kennedy : chacune se souvient où elle était au moment du cataclysme. Comme si un tel événement nous coulait dans le béton, en instaurant un « avant » et un « après ». La vie, c'est sûr, n'est plus la même après. Sauf que, sur le coup, on ignore tout ça. On sait seulement, Anne, ô ma sœur Anne, qu'on n'a rien vu venir.

par Francine Pelletier

A l'instant où Marc Lépine s'est mis à tirer sur les étudiantes de Polytechnique, un peu avant 17 heures, le 6 décembre 1989, je travaillais chez moi. Insouciant. Le vent dans les voiles.

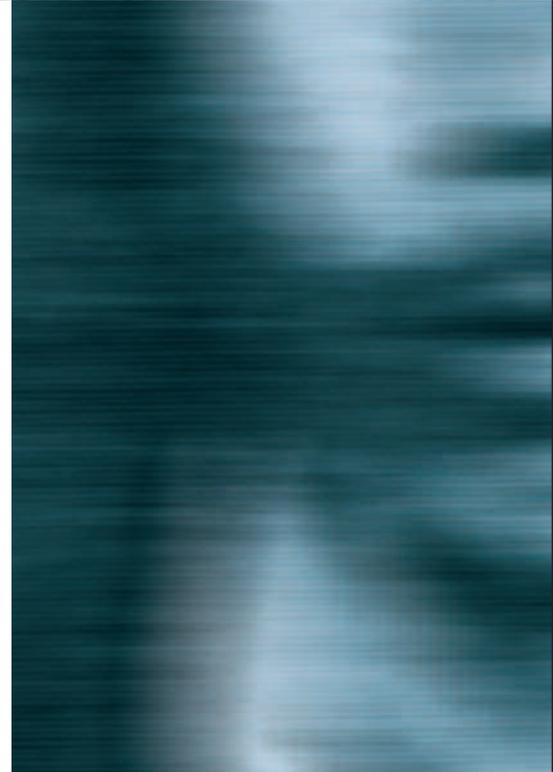
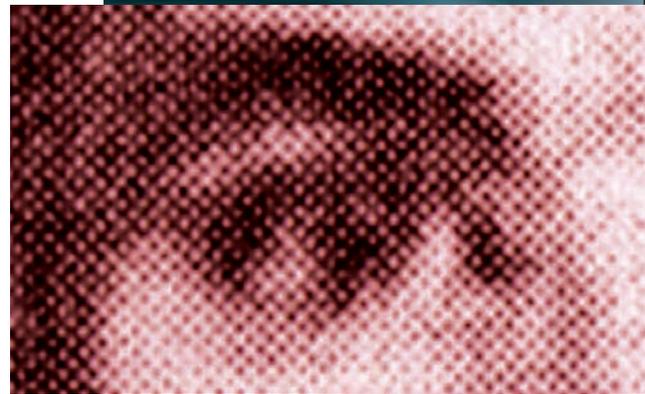
Trois ans après avoir quitté *La Vie en rose*, les choses allaient bien. J'habitais, pour la première fois, un appartement à moi. Je signais dans *La Presse* une chronique dont j'étais fière, et j'avais quelqu'un dans ma vie. Pas le grand amour, c'est vrai, mais le genre de relation qui console, au moins, des grands chagrins.

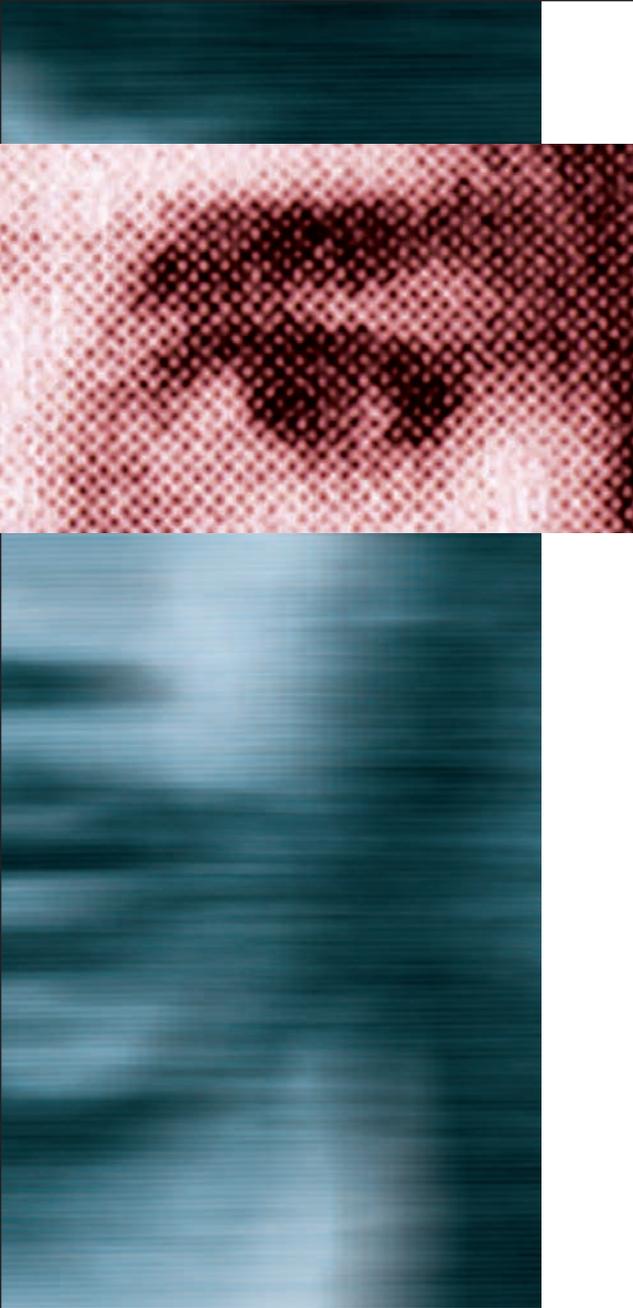
La vie était belle, même rose, puisque j'avais le net sentiment d'avancer, comme beaucoup de femmes autour de moi. Le progrès, si l'on regardait derrière, crevait les yeux. Il ne pourrait que continuer. Je ne m'étais jamais vraiment interrogée sur le peu de résistance au mouvement féministe, auparavant. Le changement le plus important de l'Histoire, celui qui avait tout bouleversé, la dynamique du travail comme celle de la famille, s'était réalisé presque sans heurts. Étonnamment facile, quand on y pense. Les hommes démontraient très peu d'hostilité – du moins ouvertement. Nous avions bien reçu un appel à la bombe à *La Vie en rose*, à l'annonce d'une fête « pour femmes seulement », mais nous en avions ri tellement ça nous semblait peu menaçant.

Il était environ 18 heures quand un ami journaliste, David Gutnick, m'appela pour me dire qu'on avait tiré sur des étudiants à l'Université de Montréal. Il y avait des morts, et tous les morts étaient des femmes. La nouvelle m'est tombée dessus comme la guillotine. J'ai passé le restant de la nuit devant la télé, en morceaux, incrédule, zombie. La dernière fois que j'avais eu ce sentiment de pesanteur crasse, de paralysie mentale, c'était à la mort soudaine de mon père, 19 ans auparavant.

Le plus étonnant dans ce « massacre », ce n'est pas que 14 femmes y aient laissé leur vie. C'est que, même après la divulgation des faits, la confusion entourant le drame ne se soit jamais entièrement dissipée. Assez rapidement, on apprit le nom et l'âge de l'assassin. On sut qu'il avait passé une heure au secrétariat, avachi sur une chaise, avant de passer aux actes. On sut le nom et le nombre de ses victimes, incluant la fille d'un des policiers envoyés sur les lieux. On apprit que les policiers s'étaient trompés d'adresse, ce soir-là, et avait ensuite tardé à entrer. Aussi que le tueur avait pris la peine d'écarteler des hommes, pour mieux atteindre des femmes et qu'il avait lancé, dans la première classe : « Vous êtes toutes des féministes ! » avant de se mettre à tirer.

Finalement, on apprit qu'après avoir achevé au couteau sa dernière victime, la fille du policier, il avait crié : « Oh, shit ! »... et s'était tiré une balle dans la tête.





On en déduit que s'il avait exceptionnellement poignardé sa dernière victime, à trois reprises, c'était pour se garder une balle et, bien sûr, pour s'assurer qu'elle meure: Maryse Leclair avait déjà reçu une balle de mitraillette à la poitrine. Bref, on sut que Marc Lépine n'avait rien laissé au hasard, cette journée-là, jusqu'à envoyer une lettre à sa mère, le matin même, lui léguant son frigo.

On a fini par apprendre tout ça. Mais on n'a jamais su, officiellement, pourquoi l'innommable s'était produit. Lors du premier point de presse de la police de Montréal, la nuit du drame, on apprit que Lépine portait sur lui une note dénonçant le féminisme. Le policier n'a pas élaboré, les journalistes n'ont pas relancé et la note n'a jamais été divulguée – du moins par la police. Cet acte de censure est passé à peu près inaperçu à l'époque. Peut-être parce que rien d'aussi effrayant ne s'était produit ici, même pas la fusillade du caporal Lortie, en 1984. Tout le monde avait peur; personne ne savait quoi faire. La paralysie mentale, partout.

C'est dans ce contexte qu'on s'est mis, rapidement, à parler de folie. Peut-être fallait-il s'y attendre, dans une ville elle-même folle de douleur. Le soir même, à l'émission *Le Point* de Radio-Canada, un psychologue interpréta le geste de Marc Lépine comme celui d'un fou. La

note était donnée: il n'y avait rien à tirer du délire que le délire lui-même. Dès lors, on n'avait plus à se poser de questions, on n'avait qu'à pleurer nos mortes et prier pour nos blessées.

Le lendemain, le ministre libéral Claude Ryan s'est levé à l'Assemblée nationale pour déplorer l'événement, en parlant d'«étudiants» sauvagement abattus. Simple lapsus, peut-être, mais qui en dit long sur l'entreprise de neutralisation qui s'amorçait au Québec. Le 8 décembre, alors que le journal *The Globe & Mail* se demandait «Why were women in the gunsight?» et dénonçait en éditorial la misogynie dont les femmes étaient toujours victimes, l'éditorial du *Soleil* affirmait exactement le contraire: le fait que seules les femmes aient été ciblées n'avait aucune signification particulière. Le tueur était fou, c'est tout. Pourtant, si un homme était entré dans une classe, avait séparé les Blancs des Noirs et ensuite tiré sur les Noirs, toutes les manchettes auraient clamé: «Attaque raciste!» Mais les médias francophones nous incitaient à ne pas sauter aux conclusions, nous conviaient plutôt au «respect» et au «silence».

Moi, j'étais privilégiée: en plus d'avoir une chronique hebdomadaire à *La Presse*, on m'invitait régulièrement à faire du commentaire à la radio. C'est comme ça que le surlendemain, dans un corridor de Radio-Canada, j'ai entendu un homme lancer: «Il aurait dû toutes les tuer.» Rien n'aurait pu me scandaliser davantage. Je ne savais pas encore que j'étais l'une des 15 féministes «à abattre» identifiées par Marc Lépine, mais, comme tant d'autres femmes à ce moment-là, je portais le monde sur mes épaules. Il suffisait d'avoir ressenti la peur en tant que femme, une fois dans sa vie, pour se sentir vulnérable. Il suffisait de s'être identifiée à la lutte des femmes pour être anéantie.

Cette phrase assassine marqua pour moi le début des hostilités entre hommes et femmes. Car, partout au Québec, la guerre des sexes, la vraie, creusait ses tranchées. On n'en a jamais vraiment parlé par la suite, mais c'est un sous-texte crucial du 6 décembre. Beaucoup d'hommes trouvaient que les femmes exagéraient, qu'elles imaginaient des Marc Lépine partout; ils voyaient dans la politisation de l'événement une accusation sans nuances à leur égard. À l'inverse, beaucoup de femmes trouvaient que les hommes minimisaient la gravité de l'événement et, le réduisant au «geste d'un fou», faisaient d'elles des folles et des hystériques à leur tour. Hommes et femmes étaient devenus Juifs et Arabes devant le mur des Lamentations.

Des couples, peu solides comme le mien, ont fini par y laisser leur peau. Des couples beaucoup plus amoureux y ont laissé des plumes aussi. Je n'ai jamais oublié cette scène, décrite par un ami: couchés ensemble, la nuit du 6 décembre, lui, pourtant ni macho ni insensible, condamné à contempler le plafond pendant qu'elle pleure au téléphone avec sa meilleure amie.

«Si vous voulez interviewer Marc Lépine après sa mort, interviewez-moi.» C'est de cette façon que l'épisode le plus étrange de cette tour de Babel commença pour moi. L'individu au bout du fil voulait m'expliquer comment un homme pouvait en vouloir au féminisme – à mort. C'était le jour des funérailles de plusieurs victimes, je me souviens, à peine six jours plus tard. Il avait eu mon numéro de téléphone par *La Presse*, il m'apparaissait très calme, pas fou du tout. Lui aussi avait eu «la vie gâchée par le féminisme». Sa dernière blonde n'avait rien voulu partager, tout voulu contrôler, ce qui l'avait amoindri et enragé.



Le ressentiment antiféministe venait d'exploser comme une bombe et se répandait maintenant dans les corridors des bureaux et les lignes ouvertes. Il me semblait important d'y prêter attention, de peur qu'il n'explode à nouveau, sans crier gare. Non seulement j'ai accepté de rencontrer mon interlocuteur, j'en ai fait l'objet d'une chronique. Surprise : *La Presse*, pour la première fois, a refusé de me publier. Selon mon patron, l'éditorialiste en chef Alain Dubuc, je faisais de la « propagande féministe » ; de nombreux journalistes masculins, qu'il avait consultés, étaient d'accord.

Je ne comprenais pas. Dans ma tête à moi, je ne faisais que tendre le micro à la partie adverse. Dans leurs têtes à eux, je faisais passer les hommes pour des méchants felleux, voire des criminels en puissance. C'était inacceptable. L'inacceptable était franchement ailleurs, mais on était ici comme en Haïti au temps des élections : au pays des lubies et élucubrations. Finalement, après de longues discussions et quelques changements, la chronique fut publiée, mais non sans laisser sa traînée de poudre.

Cette guerre larvée, pas seulement l'incident à *La Presse* mais toute la mer d'aliénation qui nous englutit pendant des mois, est certainement ce que j'ai vécu de plus douloureux. La folie, la vraie, rôdait parmi nous, dans la méfiance exacerbée, dans le déni invraisemblable de la réalité, dans l'incapacité de pouvoir nous retrouver, hommes et femmes, au moment où nous en avons le plus cruellement besoin.

Curieusement, le fait d'apprendre que Marc Lépine m'avait mise en joue m'a beaucoup moins troublée. Peut-être parce que je n'ai jamais senti que j'étais vraiment en danger¹. Ce qui m'a beaucoup dérangée, par contre, c'est d'apprendre que la police, qui tenait toujours secret le contenu de sa lettre, avait divulgué à *La Presse* les noms des 15 femmes que Lépine disait vouloir assassiner. Le fait qu'il identifiait le féminisme comme responsable de sa folie meurtrière était, semble-t-il, impubliable. Mais les féministes ciblées par Lépine pouvaient, elles, être dévoilées, photos à l'appui !

L'idée d'obtenir la lettre a commencé à m'obséder. N'avais-je pas le droit, autant que la police, de savoir ce qui s'était passé dans la tête de Marc Lépine ? N'avait-il pas tué 14 femmes plus ou moins à ma place ? Et n'avait-il pas laissé un message afin, justement, de s'expliquer ?

Ma requête à la police de Montréal a été immédiatement refusée. Trop dangereux, m'a-t-on dit : la possibilité que quelqu'un imite Lépine était trop grande. Fin de la discussion.

Je me suis donc adressée à la Commission d'accès à l'information (CAI²), étonnée qu'aucun autre journaliste n'y ait déjà pensé. Ma demande fut examinée avec beaucoup de sérieux, j'ai même obtenu une audience, flanquée d'une avocate fournie par *La Presse* (flairant le scoop, le journal était maintenant derrière moi). Le préjugé étant en ma faveur, c'est-à-dire pour le « droit du public à l'information », je m'attendais cette fois à gagner. Erreur. Après des semaines de délibération, la

Commission accepta plutôt l'argument du « danger de récidive » invoqué par les autorités. Ma croisade était foutue. Personne, mis à part la police, ne verrait jamais la lettre.

On était à deux semaines du premier anniversaire de Polytechnique, quand j'ai reçu une photocopie par la poste. Sans indication, l'anonymat total. Comme dans les romans policiers, mon adresse avait été tapée sur une vieille Remington. J'ai dû lire la première phrase avant de comprendre : « Veuillez noter que si je me suicide aujourd'hui 89/12/06 ce n'est pas pour des raisons économiques [...] mais bien pour des raisons politiques. » J'étais seule chez moi, un soir de novembre, et j'ai mis une heure avant de lire le reste.

Pourtant, si un homme était entré dans une classe, avait séparé les Blancs des Noirs et ensuite tiré sur les Noirs, toutes les manchettes auraient clamé : **« Attaque raciste ! »**

« J'ai décidé d'envoyer *ad patres* les féministes qui m'ont toujours gâché la vie », poursuit la lettre. S'excusant d'abord pour les fautes d'orthographe, Marc Lépine fait une mise en garde encore plus pertinente : « Même si l'épithète Tireur fou va m'être attribué dans les médias, je me considère comme un érudit rationnel. » Le ton est on ne peut plus posé. Comparées aux doléances de mon pseudo-Lépine à moi, celles-ci sont presque banales, enfantines : « Les féministes ont toujours eu le dont de me faire rager. Elles veulent conserver les avantages des femmes (ex., assurance moins cher, congé de maternité prolongé précédé d'un retrait préventif, etc.) tout en s'accaparant de ceux des hommes. »

J'ai lu et relu. On ne sentait pas de colère déchaînée, encore moins de folie. J'ai vite su ce que je devais faire. Le soir même, j'ai consulté Monique Simard, une autre femme identifiée par Lépine, pour finir de m'en convaincre. Le lendemain, je remettais la lettre au directeur de l'information de *La Presse*, Marcel Desjardins, qui la publiait à la une le jour suivant. Là, on va arrêter, me suis-je dit. On va cesser de faire comme si cet événement ne nous concernait pas.

Il faut dire qu'entre le drame de Poly et la publication de la lettre, il y avait eu la crise d'Oka, assortie de la même tendance à la déresponsabilisation. Encore une fois, ce n'était pas la faute des Québécois mais celle des méchants Indiens et/ou du méchant fédéral. En temps de crise, le Québec est toujours archi-convaincu de sa propre vertu, un peu comme Israël. Comme si le fait d'avoir été des victimes de l'Histoire nous empêchait d'en faire à notre tour. Comme si on était encore trop petit pour manier le gros bout du bâton.

Je ne réalisais pas à quel point le tabou entourant Polytechnique était tenace. Et le demeurerait. Seize ans

¹ J'en ai d'ailleurs eu la confirmation plus tard : Marc Lépine correspond au meurtrier de masse classique, qui assouvit ses frustrations d'un coup sur la place publique. À ne pas confondre avec le meurtrier en série qui, lui, assassine secrètement ses victimes l'une après l'autre. L'un exclut l'autre.

Au moins ça.

² Cette procédure permet aux journalistes comme aux simples citoyens d'avoir accès à des documents qui, pour des raisons de sécurité gouvernementale ou policière, sont tenus secrets. Enfin, si la Commission accepte la demande.

après les meurtres, non seulement la police n'a jamais rendu publique la clé du drame, la lettre de Lépine, mais il n'y a jamais eu d'enquête parlementaire non plus. Il s'agit pourtant du crime le plus retentissant de l'histoire contemporaine du Québec et du Canada. Pensait-on vraiment qu'un tel drame serait sans répercussions? Combien savent, par exemple, que l'homme qui a reçu les corps des victimes à la morgue, le 6 décembre, n'est jamais retourné travailler? Que l'un des étudiants témoins s'est suicidé l'été suivant? Qu'une autre, brillante élève, a tout abandonné? Que la sœur de Marc Lépine est morte d'une *overdose* quelques années plus tard³?

Il est clair aussi que Lépine a sonné le réveil du *backlash* antiféministe. Son geste a pavé la voie aux vitupérations des lignes ouvertes comme à des entreprises beau-

qu'il y avait de plus nouveau dans la société: l'avancement des femmes. Bref, c'est au progrès que Lépine s'attaquait, c'est au futur comme nous l'imaginions. Et c'est bien cela qui décourage: personne, pendant la tuerie ou après, n'a pu s'opposer à cette exécrable mission.

J'ai mis longtemps à essayer de comprendre Marc Lépine parce que je ne peux pas croire que ce qui nous a si profondément traumatisés ne veut rien dire. Aussi parce que son geste a changé ma vie. Je ne pense plus que le progrès est une force inexorable qui nous mène, tous ensemble, toujours plus haut. Je pense que le progrès s'arrête par moments, que la courbe fléchit, qu'il nous arrive de reculer. Tenez, moi: non seulement je n'ai pas été nommée à l'éditorial, comme me l'avait fait miroiter la direction, mais j'ai perdu ma chronique à *La Presse* trois ans plus tard. Professionnellement, je ne suis vraiment pas à plaindre mais, après Poly, j'ai senti que je représentais davantage un handicap qu'une valeur ajoutée.

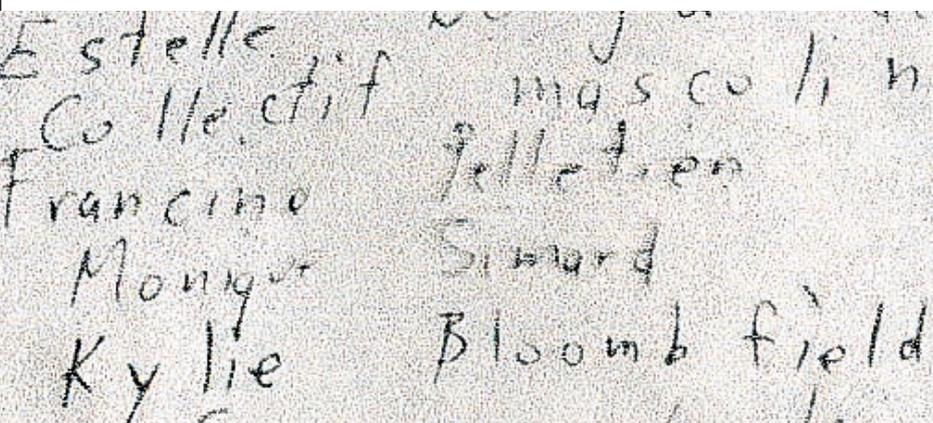
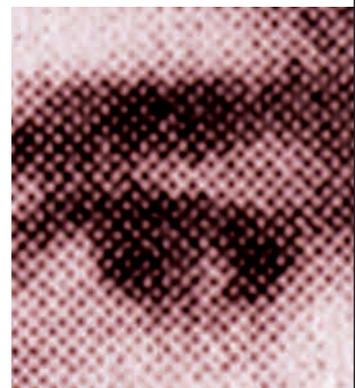
Avant Marc Lépine, l'idée qu'il y ait un prix à payer pour être féministe ne m'aurait jamais effleuré l'esprit. Le féminisme, au contraire, améliorait tous les aspects de ma vie: l'amour, l'amitié, la sexualité, le travail. Après Lépine, le féminisme est devenu davantage un poids pour moi, comme pour quiconque continuait de le

porter. La solitude de la coureuse de fond. Je crois parler pour beaucoup de femmes en disant qu'il nous arrive, au travail et parfois même en amour, de nous sentir vaguement aliénées, pour des raisons qui ne sont pas toujours claires. Accueillies pourtant bras grands ouverts, nous finissons par nous sentir comme l'éléphant dans le magasin de porcelaine. Il y a malaise, en tout cas, et personnellement je ne m'y habitue pas.

Finalement, je n'ai jamais su qui m'avait envoyé la lettre. Je suppose que quelqu'un (ou quelqu'une?) à la police de Montréal était comme moi convaincu de l'importance de regarder les choses en face. Je lui en suis extrêmement reconnaissante même si je sais maintenant que je n'aurai jamais fini d'en découdre avec celui qui voulait en finir avec moi. Je l'ai compris en réalisant un documentaire sur Polytechnique, en 1999. Dix ans s'étaient écoulés et, pourtant, la douleur semblait d'hier.

Où ranger dans sa tête l'idée qu'on ait voulu vous tuer? L'idée qu'on ait voulu tuer ce que vous représentez est pire encore. Ça ne se prend pas. Ça s'oublie encore moins.

FRANCINE PELLETIER, rédactrice en chef de *La Vie en rose* de 1982 à 1986, est journaliste et réalisatrice de films documentaires dont *Monsieur* et *Baise Majesté*.



coup plus sérieuses: le *Manifeste d'un salaud* de Roch Côté, premier et célèbre brûlot antiféministe, a été publié en 1990. Il est clair enfin – et c'est la bonne nouvelle – que Lépine a galvanisé les consciences et alerté politiquement beaucoup de jeunes femmes, dont l'icône de l'altermondialisation, Montréalaise d'origine et féministe, Naomi Klein.

Qui a analysé et répertorié tout ça? Mise à part une collection de textes inédits et d'articles publiés immédiatement après la tuerie et recueillis par les Éditions du remue-ménage, il n'y a presque rien d'écrit sur Polytechnique. Il n'y a pas eu de grands colloques, encore moins de films d'envergure. La fusillade dans une école secondaire du Colorado, survenue 10 ans plus tard, a déjà inspiré deux longs métrages, *Bowling for Columbine* de Michael Moore et *Elephant* de Gus Van Sant, et au moins un roman, *Years of Rage* de Joseph Suglia. L'émission américaine *Law and Order* s'est nourrie des événements de Polytechnique pour l'un de ses épisodes. Mais ici, rien⁴. Jusqu'à preuve du contraire, le sujet fait peur.

Ni au Québec ni même au Canada n'avons-nous reconnu Polytechnique pour ce que c'était: une déclaration de guerre contre le féminisme. À la thèse de la folie s'est substituée avec le temps la thèse de la violence faite aux femmes, c'est vrai. Mais ce n'est pas frapper exactement sur le même clou. En abattant 14 futures ingénieures, ce n'est pas à elles personnellement que Lépine en voulait, mais bien au mouvement des femmes. La distinction m'apparaît importante. Il s'attaquait à des conquérantes, pas à des victimes. Il frappait au vu et au su de tous, il ne se défoulait pas en catimini. Loin de rééditer un vieux rapport de force, il s'en prenait à ce

³ Il s'agit de quelques cas répertoriés dans un documentaire que j'ai coréalisé en 1999. Les dégâts humains causés par Polytechnique sont sûrement plus grands encore.

⁴ Surprise: au moment d'écrire ces lignes, on annonce un film, dont la comédienne Karine Vanasse sera la coproductrice. Début du dégel?